

Les forges de Syam

Ce lundi 11 janvier l'atelier-lecture Pierre Bergounioux n'a pu se tenir au P'tit Monde mais nous partageons sur ce site la rencontre avec un récit très différent des quatre premiers livres étudiés qui, tous imprégnés des expériences et des recherches de l'auteur, pouvaient presque se découvrir comme le « roman » d'une vie, d'une famille, d'une époque, d'un territoire.

Avec *Les forges de Syam*, nous pénétrons avec l'écrivain dans l'histoire d'un territoire du Jura façonné conjointement par la nature et le travail du fer autour d'installations de forges et de laminoires. L'activité artisanale née à la fin du 17^{ème} siècle pour la fabrication de faux se développe au fil du temps en process industriel et se poursuit de mutations en mutations technologiques et économiques soutenues par un capitalisme familial qui s'effondre à la fin du XX^{ème} siècle sous la pression d'une puissante concurrence mondialisée et des contraintes géographiques interdisant toute expansion. Les forges de Syam cessent toute activité en 2009.

Pierre Bergounioux nous invite d'abord à le suivre, guidés par son habituelle puissance descriptive, dans l'approche quasi physique d'un lieu à l'écart des grands axes de circulation dont l'accès compliqué par les forces de Dame Nature dissimule à la vue de qui ne le cherche pas un ensemble de bâtiments difficiles à identifier. Se livrant à une enquête rigoureuse il déchiffre ensuite progressivement, en une lecture appliquée des strates géologiques et humaines observables, une histoire à la fois singulière et emblématique dont il rend compte conjointement en archiviste minutieux, économiste et sociologue formé aux analyses marxistes, écrivain de la matière et de l'esprit.

Pour peu qu'il accepte de l'accompagner et de mobiliser l'attention requise par sa volonté de restituer au plus près et au plus juste le travail des ouvriers métallurgistes engagés dans l'exigeant, dur et bel ouvrage collectif du laminage dans ces forges continument menacées d'obsolescence technique et environnementale, le lecteur est saisi et même ébloui par l'extraordinaire capacité de cet ouvrier des mots à faire voir et sentir la brutalité du réel et sa magnificence et à en comprendre les multiples enjeux.

Pierre Bergounioux n'est pas seulement un agent de la conservation d'un passé muséal, il est d'abord un passeur d'une mémoire des fondamentaux qui donnent sens à notre présent.

Extraits *Les forges de Syam* Verdier poche

Cet ouvrage fait suite à un séjour à Syam, en février 2001.

I

Une chose est sûre, pourtant, une certitude se dégage de la perplexité que suscite l'endroit. C'est qu'il est d'une autre époque. Ce n'est pas seulement dans un vallon écarté qu'on s'est enfoncé mais dans les couches profondes d'une durée partout ailleurs ensevelie, détruite, qui affleure, intacte et comme irrévolue, ici.

Il suffit de descendre d'une centaine de mètres pour que s'ouvre, à droite, un chemin qui ramène, après un demi-tour, au cœur du complexe agro-pénitentiaire ou monaco-industriel comprimé entre la route et la rivière, on ne sait trop où dans le temps. Un panneau signale qu'il s'agit de forges. Des jardins, du linge qui sèche au pâle soleil disent que la vie se maintient, dont on pouvait douter au passage et même en s'arrêtant. Dans ces bâtiments surannés, perdus en pleine campagne, loin des grands axes, c'est à l'activité majeure du monde moderne qu'on s'adonne, son matériau stratégique qu'on élabore : le fer. p18/19

II

La famille Jobez présente tous les caractères de l'idéal type des dynasties bourgeoises du XIX^{ème} siècle. Technique : on applique systématiquement les normes de production dominante. Economique : on vise à contrôler toute la branche, qui est le principe du konzern. C'est ainsi que les hauts-fourneaux de Baudin et de Rochejean livreront à Syam les fers de laminoir et de fenderie. L'adjonction d'une ferblanterie sera envisagée puis écartée. Culturel, enfin : Emmanuel Jobez laisse à son beau-frère la gestion de l'entreprise pour étudier les inventions qui se succèdent à un rythme accéléré en cette aube sombre de la révolution industrielle. Il fait de fréquents voyages à Paris, supervise, à la fonderie de Chaillot, la coulée des pièces destinées à la machine à vapeur de Baudin. p41/42

III

De l'extérieur, le laminage ressemble à n'importe quel travail d'équipe. Ils sont trois ou quatre, de part et d'autre des cages. Un lopin de métal rougeoyant arrive du four sur le tapis à rouleaux. Quelqu'un s'en empare avec les longues pinces, l'engage quelque part entre les cylindres de la dégrossisseuse. Quelqu'un d'autre le récupère du côté opposé, élongé, déjà, pour l'introduire un peu plus loin et le renvoyer. Le premier ouvrier récupère le bloc de métal pour le réengager entre deux nouvelles cannelures. Et c'est ainsi qu'à force d'aller retour, la longueur augmente, la forme se modifie, se précise. C'est une barre, maintenant, dont un aviateur soutient une extrémité au moyen d'un crochet suspendu par un câble à la charpente tandis que le lamineur, à l'autre, recule d'autant de mètres – cinq, six et plus – qu'en mesure le lopin après dix, quinze et vingt passes. Les cages à trio assurent le va-et-vient de la pièce entre les deux équipes. La dernière est montée en duo. La finition se fait en une seule passe, après quoi le profilé, du même rouge éclatant, est déposé sur un tapis à rouleaux qui l'entraîne jusqu'au tambour du refroidissoir. p62/63